

SEANCE DU 23 DECEMBRE 1920

## TRENTÉ SEPTIÈME SÉANCE

Au Musée Léon Dierx, dans le bureau du conservateur, à  
3 h. 1/2, sous la présidence de M. Guignard, Vice-Président.

## ORDRE DU JOUR

Décision à prendre au sujet de la publication du prochain bulletin de l'Académie. L'Assemblée décide après avoir entendu diverses propositions de faire un appel à la concurrence pour l'impression du bulletin et adjoint M. Barquisseau à la commission d'impression du bulletin.  
La séance est levée à 4 h. 1/2

*Le Président*  
M. GUIGNARD

*Le Secrétaire*  
A. MERLO

DEUXIÈME PARTIE

## Séance publique annuelle du 9 Novembre 1920

SOUS LA PRÉSIDENTENCE D'HONNEUR

DE

**Monsieur le Gouverneur Estèbe**

### FÊTE

En l'honneur de M. Joseph Bédier, récemment élu  
membre de l'Académie française, et de

MM. Marius-Ary Leblond  
Louis Ozoux  
Jules Talant  
et Achille Prémont

membres de l'Académie de la Réunion, nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur depuis la dernière séance publique de l'Académie.

#### ALLOCUTION DE M. JULES HERMANN

*Président de l'Académie de la Réunion*

Monsieur le Gouverneur

J'étais le mois dernier assez souffrant à Cilaos et n'espérais pas prendre part à la fête de ce jour, je le faisais pressentir à mes amis lorsque je reçus de notre comité une instruction formelle — « Tout le programme de la fête est arrêté et, en raison de la part à faire à notre concours floral, à nos décorés, à Joseph Bédier, il est fortement chargé — Toutefois, avant tout, nous devons à M. Estèbe notre compliment, vous êtes le président, nous comptons absolument sur vous ».

Au premier abord, en malade que j'étais j'allais trouver des objections — Serai-je bien ? Puis, nous avons déjà accueilli des gouverneurs, la formalité du compliment n'avait pas été protocolaire ! Mais, avec le calme du lit la réflexion me revenant, je vis bien vite que mes collègues avaient parfaitement raison.

Fonctionnaire de carrière, rompu aux questions coloniales, connaissant Madagascar, prenant en mains les destinées de la Réunion, M. Estébe avait paru au ministère l'homme de la situation pour solutionner la question intercoloniale et celle de l'après-guerre.

Et, au moins, pour témoigner de notre reconnaissance envers le Gouvernement central, nous avons à noter dans nos annales, d'une pierre blanche, cet événement heureux, inattendu.

Dans ce nouvel ordre d'idées, ma résolution de me rétablir était prise, je télégraphiai qu'on n'avait pas à changer le programme de la fête et que certainement je serai à mon poste au jour voulu. Et, en effet, me voilà, Monsieur le Gouverneur et c'est avec un bonheur réel que je vous porte la bonne parole de l'Académie, qui, je le crois bien est celle du pays tout entier.

Dans nos mœurs créoles, le compliment que nous offrons *MOTU PROPRIO* ou que nous faisons porter à l'ami, au noble étranger qui nous arrive, a un sens qui ne rappelle en rien le gros mot complimenter. Il n'est après tout qu'une promesse que l'on fait d'être tout à quelqu'un. C'est vous dire que nous sommes heureux de vous posséder, que, notre foi et nos espérances étant en vous, nous n'attendons de vous que du bien ; et que pour l'accomplissement de votre mission parmi nous, nous vous donnons l'assurance d'un dévouement à toute épreuve mettant à votre disposition nos facultés, nos forces, notre désir de vous être agréable et utile. Veuillez ne pas sourire, on dirait un serment de sang.

Ne vous étonnez pas, monsieur le Gouverneur d'un tel mouvement chez nous — Plus vous prendrez contact avec notre population, où les sentiments français sont si vivaces, où l'on ne veut être que Français, — plus vous reconnaîtrez qu'elle a encore dans ses habitudes ses coutumes, ses façons, son langage, des rapports frappants

avec la Grande Terre, malgré cessation de toutes relations pendant plus d'un siècle. Ce compliment créole est unique. Il suffit de prononcer le mot pour exprimer le développement que j'en donne.

Je me souviens il y a quelque vingt ans, je faisais un premier voyage dans l'intérieur de Madagascar, au milieu de populations nullement inquiétées de l'arrivée des Français, et partout où je passais, porté en filanzane, ayant toutes les apparences de l'aisance, je recevais avec des témoignages de joie, l'accueil le plus empressé des indigènes : VELOUME TOMPOKO, me disaient-ils dont la signification comme vous le savez est : Vivez bien, monsieur, Soyez heureux, soyez heureux parmi nous !

L'indigène qui m'accueillait ainsi, était le pauvre hère par excellence. Il n'avait pour tout bien que le lamba jauni qu'il portait, il était misérable, il ignorait le bien-être des pays de civilisation. Et pourtant, il adressait son vœu de bonheur au Français qui venait occuper son sol. C'est à la confiance en notre colonisation, c'est à la foi dans le génie tutélaire de la France, si populaire aujourd'hui dans le monde entier, qu'il fallait attribuer implicitement ce merveilleux état d'âme, véritable réconfort en tout cas pour celui qui survenait. J'avoue que j'en ai été profondément ému, ému jusqu'aux larmes parfois et après un quart de siècle je ne puis oublier l'impression ressentie. De ce jour j'ai cru à un avenir brillant pour notre colonisation.

Et nous aussi, nous sommes heureux de manifester ouvertement en faveur d'un représentant de la mère patrie.

Excusez-moi, monsieur le Gouverneur d'énoncer ces faits devant vous, mais à l'Académie, véritable Conseil des Anciens, nous avons charge d'enseignement, et je parle pour mes compatriotes. J'ai voulu faire luire à leurs yeux un rayon réconfortant d'espérance. Depuis la guerre, nous savons que de nombreuses réfections sont à l'ordre du jour pour nous mettre à l'abri de misères et de souffrances qui s'accroissent, nous savons que le rétablissement de notre petite flotte de commerce rendrait facile notre alimentation, que l'utilisation de notre houille allègerait nos besoins de main-d'œuvre, que la fortune publique malgré tout s'accroît et reste inerte dans les caisses etc.

Nous sentons la nécessité de sortir de notre inaction, nous ne faisons rien.

Nous attendons qu'on veuille nous prendre par la main et nous conduire aux sentiers du bien et du travail. Tendez-nous cette main, nous la saisirons avec reconnaissance et nous vous suivrons.

Je ne veux pas terminer, Monsieur le Gouverneur, sans vous présenter les aimables collègues dont j'ai été l'interprète.

L'Académie de la Réunion ne date que de 1913. Son bienveillant fondateur, le colonel Garbit, de passage à la Réunion comme Gouverneur, n'avait pas été longtemps dans ses fonctions sans remarquer l'état de culture assez avancé des esprits dans notre colonie. Tous les métropolitains qui nous viennent, après avoir passé par nos colonies nouvelles, où aucune assimilation de races n'a pu encore se produire, et par les colonies étrangères où le mercantilisme domine, manifestent toujours leur étonnement de se trouver presque subitement dans un véritable département français avec les goûts et les aspirations des Français, le culte de l'esthétique. En dehors de l'Administration, des Conseils élus, des Chambres électives qui absorbent les forces vives et actives de la population, il se trouvait encore parmi les retraités et les professionnels à tempérament calme ou refroidi, beaucoup d'esprits versant dans les tendances et les aspirations générales. Et comme il nous le dit un jour avec son esprit, il y a chez vous pléthore d'intelligences cultivées et malheureusement inoccupées, je veux vous faire travailler ».

Et c'est ainsi que du jour au lendemain sans qu'aucun de nous l'ait désiré nous fûmes Académiciens de colonies.

Par ses arrêtés du 14 mai et 25 août 1913, il confiait à notre attention les établissements d'instruction publique.

Nous avons à nous occuper de science littérature et art, à faire état de nos travaux et à les publier dans un bulletin annuel. Nous sommes mieux encore qu'à l'Académie créée par M. Gallieni à Madagascar, — et pour vous qui êtes de Toulouse, vous y serez sensible, — nous eûmes une institution de jeux floraux, qui fit merveille, et qui nous révèle — ce que vous constaterez avec plaisir, la supériorité de nos dames et de nos demoiselles dans leur intellectua-

En échange de ces fonctions essentiellement gratuites, l'Administration devait nous donner un local et de quoi nous assurer mobilier, bibliothèque; nous ne les avons pas encore; elle devait aussi inscrire au budget les allocations nécessaires pour nos frais d'impression et autres. Cette dernière formalité omise au début, est aujourd'hui régulièrement remplie, grâce à l'initiative de nos Conseillers généraux.

Nous avons tout fait, à l'Académie, pour rendre viable la fondation Garbit, et il serait réellement regrettable, pour la jeunesse du pays, que l'institution périclitât. Voyez pour l'heure, au point de vue de l'affluence, le succès de la fête de ce soir, vous avez devant vous l'élite de la Société dionysienne, attentive, recueillie; elle ne vient pas ici pour se distraire d'une comédie ou s'émouvoir d'une tragédie; comme votre Clémence Isaure, elle veut admirer le beau et le vrai, elle veut goûter par elle-même le bien dire, le bien parler. Cherchez dans tout le cycle de notre grand Océan une société, où la femme domine radieuse, — qui puisse ainsi vous donner la manifestation de sentiments élevés et purs, vous ne la trouverez que sur cette petite terre, qui pour le moment incarne supérieurement notre France. Il faut à cette société des aliments d'un ordre élevé.

Nous vous avons exprimé, Monsieur le Gouverneur, le plaisir que nous avons à vous accueillir, puisiez-vous, quand vous serez au terme de votre mission, emporter de nous un souvenir doux et agréable.

#### RÉPONSE DE M. LE GOUVERNEUR ESTÈBE

Mesdames,

Messieurs,

J'ai tout d'abord à cœur de remercier votre vénéré Président M. Jules Hermann, de l'éloquente et instructive allocution qu'il vient de prononcer, de le remercier surtout en ce qui concerne les paroles si flatteuses par lesquelles il vous a retracé quelques étapes de ma carrière coloniale.

Mais cette biographie, dictée tant par la haute courtoisie qu'il apporte à son rôle de président que par la généreuse bienveillance avec laquelle il considère tout ce qui vient de Madagascar ou en provient, est beaucoup trop flatteuse. J'aurais, d'ailleurs, mauvaise grâce et serais vraiment gêné pour la ramener aux proportions bien plus modestes qui lui conviendraient. Mais la généreuse bienveillance qu'il montre pour moi, il l'a étendue aussi aux traditions de bon accueil envers l'étranger qui sont une des caractéristiques des Malgaches et il ajoutait que j'en retrouverais ici la tradition (panouie...

Sur ce point, il me permettra de lui dire que ce que je suis heureux d'avoir trouvé à mon arrivée à Bourbon en matière de bon accueil, ce n'est point la bienvenue réservée par les Malgaches à leurs visiteurs ou hôtes et qui est commune à presque tous les peuples primitifs, orientaux surtout, ce que j'ai trouvé ici, c'est la haute et délicate politesse de notre France du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècles, dont la civilisation, à la fois brillante et aimable, donnait le ton à l'Europe entière, et dont votre petite société, si éloignée mais si attachée aux mœurs et manières polies de la Mère Patrie, a conservé et conserve précieusement l'héritage, à la grande surprise et à la douce joie de ceux qui, comme moi, sont appelés à venir vivre au milieu de vous.

Monsieur le Président,

Messieurs,

Il m'a été extrêmement agréable de répondre à l'aimable invitation que vous avez bien voulu m'adresser d'assister à votre réunion solennelle de ce soir.

Je m'en réjouis d'autant plus que je peux ainsi constater de quelle autorité, de quelle sympathie jouit votre Compagnie auprès de l'élite intellectuelle et sociale de la Réunion, élite toujours friande du fin régal littéraire et artistique que constituent vos solennités annuelles.

C'est en mai 1913 qu'un de mes plus distingués prédé-

cesseurs dont la pensée et le cœur suivent avec sollicitude du haut de l'ancienne capitale hova devenue aujourd'hui, grâce à la croisade énergique, infatigable et patriotique des créoles de la Réunion, le chef-lieu de la grande Colonie Française qu'est Madagascar, que M. Garbit, dis-je, décida de grouper tous ceux qui, dans les arts, les sciences et les lettres pouvaient ici contribuer à maintenir, à étendre, à magnifier davantage le riche patrimoine intellectuel de Bourbon.

Et ma pensée va d'autant plus naturellement ce soir vers votre fondateur qu'il y aura exactement sept ans dans quelques jours, l'Académie de la Réunion, créée depuis six mois à peine, se réunissait, à l'occasion de son départ pour Madagascar, pour exprimer à M. le Gouverneur Garbit votre reconnaissance et vos vœux de succès.

Votre premier recueil 1913-1914 témoignait déjà de votre activité et aussi de l'émulation provoquée par vos concours de prose et de poésie.

Puis la Guerre, la tragique et interminable guerre, survint, — et vous cessez de vous réunir jusqu'au printemps de 1918.

Vos séances reprennent alors — parallèlement pourrais-je dire — avec l'affirmation de plus en plus victorieuse de la suprématie militaire de nos Armées sur les Allemands. Le 15 juillet 1918 — alors que la bataille décisive de Champagne battait son plein et que Foch maîtrisait enfin Ludendorff — votre Académie fêtait, sous la présidence de mon distingué prédécesseur, M. Duprat, le glorieux héros créole de l'aviation, Roland Garros.

Le 22 octobre, au moment de la retraite forcée des armées allemandes déjà ramenées alors sur nos frontières, vous célébriez brillamment à Saint-Denis et à St-Paul le centenaire du grand poète Leconte de Lisle.

\*\*\*

Et aujourd'hui, à la veille de la Commémoration nationale tant de la proclamation de la République le 4 septembre 1870 que du glorieux armistice du 11 novembre

1913 qui consacrait le triomphe des armées alliées et nous rendait l'Alsace-Lorraine, c'est en l'honneur d'un des plus éminents littérateurs, votre compatriote Joseph Bédier élu à l'Académie Française — et c'est aussi en l'honneur des promotions dans la Légion d'Honneur de cinq membres de votre Académie que vous avez organisé cette belle manifestation : expression généreuse spontanée, profonde de votre fierté patriotique à réclamer et à honorer comme vôtres les hommes d'élite que vous fêtez.

L'Académie de la Réunion a tenu toutes les espérances que l'on fondait sur elle. Elle est et restera l'animateur par excellence de la haute culture, de la vie artistique et littéraire à la Réunion. Je l'en félicite et, pour ma part, je tiens à l'assurer de toute ma sympathie personnelle et de tout l'appui de la Colonie.

### DISCOURS DE M. MEZIAIRE GUIGNARD

*Vice-Président de l'Académie de la Réunion*

Monsieur le Gouverneur

Mesdames, Messieurs,

Si jamais la croix de la Légion d'honneur, instituée pour récompenser les services militaires et civils les plus signalés a trouvé sa destination et son juste emploi, ça a été dans ces quatre terribles années de lutte pour la vie où la France a dû déployer une énergie surhumaine et demander à tous ses enfants des prodiges d'héroïsme sans exemple pour chasser de son territoire le barbare acharné à sa ruine et pour sauver avec son indépendance et la liberté du monde son idéal de justice et de progrès nécessaire à la vie même de l'humanité.

L'Académie de la Réunion est fière de compter plusieurs de ses membres parmi ces héros de la Grande Guerre; elle est heureuse de fêter solennellement avec vous les récompenses décernées à leur mérite par le gouvernement de la République.

Le premier en date de nos décorés n'est pas allé en France combattre le Boche, l'ennemi héréditaire, mais pendant près de vingt ans il a fait ici la guerre à un ennemi non moins redoutable, l'ennemi éternel de toute société humaine, la misère, et il continue cette guerre avec une arme essentiellement française, l'Entraide ou la Mutualité, fille de notre idéale Fraternité. M. Achille Prémont, âme humanitaire et solidariste, a voulu que ce beau mot de fraternité qui depuis plus de 130 ans décore la façade de nos monuments et de nos discours publics devint dans la Commune une réalité organique et bienfaisante. Et pour preuve de son succès, ses concitoyens envers qui il a pratiqué toutes les formes de la bienfaisance et de la charité sans les épuiser, car le cœur est inépuisable, les Saint-Paulois nous diront que chez eux lorsqu'un pauvre ou un travailleur malade ou blessé est assisté par sa société, il reçoit ce secours non pas comme une aumône qui humilie mais comme sa part du bien social auquel il a contribué, part qui est due à son travail et à sa prévoyance. Et ce sentiment le maintient droit, digne, indépendant. Dignité, indépendance, fierté ne sont-ce pas les qualités foncières du vrai républicain, si ce ne sont pas les plus lucratives. Honneur à qui nous en procure la mâle jouissance!

A cet égard, pour cette libération de toute servitude, le dernier en date de nos décorés peut donner la main à M. Prémont. M. Palant a, lui aussi, pour devise affranchissement. Affranchissement des corps et des âmes me semble constituer l'unité de sa vie. Educateur, il affranchit les jeunes intelligences par la culture de la raison; citoyen, il affranchit les citoyens en défendant leurs droits et les lois qui les protègent, et en travaillant à l'amélioration de ces lois qui doivent leur assurer avec plus de bien être plus de justice et plus d'indépendance. Soldat patriote, il a combattu pour la liberté de son pays et des petites nations que voulait asservir par la force l'insolence tyrannique d'une grande nation. Je n'insiste pas davantage sur l'œuvre multiple de M. Palant qu'ont mise en si belle lumière les magnifiques éloges de M. le Gouverneur Estébe, de MM. les professeurs Barquissau et Foucque et de M. le journaliste de Busschère. Ils n'ont laissé à louer à l'Académie que ses qualités littéraires, son style qui est si lui-même.

par la vigueur et la précision égales à la pensée, sa manière impeccable, parfaite d'écrire, c'est à dire de faire valoir quotidiennement les qualités de la langue française, de cette langue dont on a dit que rien qu'à la parler, Les femmes sur leur lèvres, en gardent un sourire. (Ce qui devrait décider les hommes à se taire, à écouter, contempler et jouir). Évidemment et pour cause, M. Palant ne présente pas ce sourire à ses adversaires, à ces ennemis que tout homme qui vaut et qui compte suscite naturellement, hélas !

Ce sourire, je le trouve dans notre troisième décoré, M. le Docteur Ozoux, parmi ses dons innombrables. Savant, le Dr Ozoux a enrichi la nomenclature médicale d'une affection nouvelle qu'il a découverte dans l'œil et à laquelle il a donné son nom en latin, suprême gloire ! Artiste et critique d'art, il dessine et peint avec le pinceau aussi délicatement qu'il juge avec la plume les peintures et sculptures de tous les âges. Auteur dramatique, il a donné au théâtre entre autres ouvrages, une pièce dont le titre fait frissonner et réfléchir : « L'amour tue » ! Ah ! Mesdames et Messieurs, cet amour là n'est pas le vôtre, lequel donne la vie, la répand à flots, avec toutes les ivresses et l'éternité même du bonheur. — Non, ce n'était pas non plus le sien, à lui-même, lorsque soldat brancardier ou médecin major il allait, intrépide, par les routes sanglantes et dévastées de Lorraine, de Champagne et de Picardie, ou dans la fournaise et l'enfer de Verdun, au milieu des bombes, des obus, de la mitraille, des gaz toxiques, relever les blessés sur les champs de carnage, ou dans les ambulances leur prodiguer ses soins, sa science, son dévouement pour conserver à la France des défenseurs et assurer au droit la victoire nécessaire sur la barbarie savante ; oh ! non, cet amour là, qui lui avait fait supporter toutes les souffrances physiques, braver tous les dangers, affronter toutes les morts, pour le salut de la patrie, n'était-ce pas « l'amour sauve » ?

L'amour de la Patrie ! Mesdames et Messieurs, c'est ce sentiment qui domine dans nos quatrième et cinquième décorés, MM. Georges Athénas et Aimé Merlo, ces deux puissants et délicats esprits, inséparables, fondus en Marius Ary Leblond. C'est cette flamme sacrée qui éclaire,

échauffe et colore la plupart des 18 volumes de ces grands travailleurs de lettres, qui donne un mouvement et une vie si intenses aux plus connus et plus estimés de ces volumes, tels que « L'IDÉAL DU 19<sup>ME</sup> SIECLE » couronné par la critique littéraire, « EN FRANCE » couronné par l'Académie Goncourt, « LA GRANDE ILE DE MADAGASCAR » couronné par l'Académie française. Une place à part est faite par tous les lecteurs au plus récent, au plus émouvant de ces ouvrages, à celui dont le titre seul frappe impose, GALLIENI PARLE. Dans ce volume de confiance et de révélation sur l'ancien grand conquérant colonisateur du Soudan, du Tonkin et de Madagascar, sur le grand général qui fut appelé au Ministère de la guerre par les nécessités de la défense nationale, après avoir été comme gouverneur de Paris, sauveur de Paris, sauveur de la France et du monde dans les circonstances les plus tragiques de l'histoire, les secrétaires du Général Gallieni nous font connaître une des plus belles âmes qui aient vécu pour la France, un génie militaire et organisateur de la plus forte envergure, celui qui nous eût donné une victoire plus prompte, plus complète, plus sûre, plus heureuse et moins chèrement payée sans la jalousie du destin, sans la maudite et exécrable jalousie des hommes !

Mais les Leblond ne se contentent pas d'aimer passionnément la France, de l'admirer : ils veulent qu'elle soit aimée et admirée partout et par tous. Voilà pourquoi, de tout temps ils ont consacré toute leur activité intellectuelle à la louer, à l'idéaliser sans cesse dans ses beautés, dans ses grandeurs, dans ses gloires de toute sorte, dans son idéal de justice et d'humanité. N'est-ce pas par amour d'elle, pour la glorifier, qu'ils ont fondé leurs deux revues de *La Grande France* et de *La Vie* ? Faire aimer la France pourrait donc servir d'épigraphe à toutes leurs œuvres et particulièrement aux deux visées dans le décret qui les décore et les plus caractéristiques : « La grande île de Madagascar » et la fondation du Musée Léon Dierx dont il faut bien que je parle.

Dans la grande île, sur cette terre malgache, parcourue par eux avec émerveillement et décrite avec tous les trésors, de leur talent d'artistes peintres, et toute la sympathie de leurs âmes de sociologues philanthropes ils nous montrent,

comment la France sait se faire aimer des peuples conquis, par l'esprit de justice dont elle veut que s'inspirent tous les chefs grands et petits qui la représentent et qui doivent dans tous leurs actes et toutes leurs relations avec les indigènes avoir pour but de justifier la conquête par les bienfaits de toute sorte d'une civilisation réellement supérieure. Disons notre joie de voir cette belle France orientale, gouvernée par le fondateur de notre Académie, par cet esprit supérieur, si lumineux et si français de M. Garbit.

Quant au Musée Léon Dierx, ce véritable monument des sentiments patriotiques de MM. Marius Ary Leblond, si notre bonne fortune en a fait confier la conservation à l'habileté de leur frère, vous savez que la fondation et l'œuvre tout entière sont dues à leur initiative et à leur dévouement filial à la petite et à la grande patrie. Il appartenait aux infatigables panégyristes de la France, de mettre les jouissances de son art à la portée des plus déshérités de leurs compatriotes pour développer en tous, et le sentiment esthétique, et ses bienfaisants effets, ce goût des plaisirs élevés, désintéressés qui rapprochent les hommes, qui les rendent moins vulgaires, moins jaloux, moins méchants, en un mot meilleurs car, selon le poète :

Le beau, c'est vers le bien le sentier radieux.

Et ce n'est pas la faute aux Leblond ni à leur doux maître Léon Dierx, si dans les salles de notre Musée pas plus qu'ailleurs du reste, les partis ne s'embrassent pas encore en une commune admiration de la Beauté.

Heureux auteurs que ces apôtres de la grande et belle France. En prêchant le culte de tout ce qui est Français, par un juste retour, ils se sont fait aimer et admirer pour la générosité de leur âme, pour leur maîtrise d'écrivains réalistes et exotiques, pour les qualités dont ils ont enrichi la littérature française, pour la richesse et la variété d'un talent descriptif, qui leur permet de peindre à la fois avec la même excellence et une égale vérité d'observation, de sensation, de couleurs et de vie la plaine blanche et le bouleau attristé de leur infortunée et bien aimée Pologne et le vert ravenale et les rizières ensoleillées de leur chère grande île madécasse. A eux aussi bientôt l'Académie française ouvrira ses portes, comme elle l'a fait pour Joseph Bédier ainsi qu'on va vous le montrer avec un art délicat.

Ma tâche, était, Mesdames et Messieurs, de vous rappeler les titres de nos plus méritants confrères à la haute distinction de la Légion d'honneur. Si imparfaites que soient les rapides esquisses que j'ai essayées d'eux, ne vous semble-t-il pas y apercevoir quelques-uns des traits de la grande et noble figure de la France même, sa bonté, sa justice, sa piété dévouée aux petits et aux faibles, son amour de la liberté, de la vérité, de la beauté, son indomptable énergie, et son courage, ce mélange enfin de vertus guerrières et pacifiques dont les unes ont été la terreur de son sauvage ennemi, et dont les autres si douces, la font vénérer, adorer partout où il y a des hommes qui pensent et qui souffrent ?

Quel honneur et quelle joie pour notre Académie d'avoir en son sein des images, des miroirs de ces belles vertus françaises ! quel honneur et quelle joie pour nos décorés d'être ces miroirs ! et si j'osais, j'ajouterais quel honneur, et quelle joie pour vous, Mesdames et Messieurs, de vous reconnaître en nos miroirs académiques ! Puisse une noble émulation les multiplier pour le bon renom du pays, pour notre bien à tous et pour celui de notre France bien aimée !

# JOSEPH BÉDIER

## CONFÉRENCE

PAR

M. RAPHAEL BARQUISSAU

MEMBRE TITULAIRE DE L'ACADÉMIE DE LA RÉUNION

### I.

Au cœur même du quartier latin, 11, rue Soufflot, s'élève une maison qui a son histoire. C'est qu'elle est située presque au coin de la rue Saint-Jacques, la plus vieille artère du Paris hors l'île, la route naturelle vers Orléans et vers l'Espagne.

A cet endroit s'éleva au moyen âge un hospice destiné aux pèlerins qui cheminaient vers Saint-Jacques de Compostelle, direction d'où la rue tire son nom. Ce fut plus tard un couvent de Dominicains ; ce fut le couvent des Jacobins, où, après tant d'offices et de prières, gronda la grande voix de la Révolution. C'est aujourd'hui une maison moderne où, par une curieuse coïncidence, vit l'érudit ingénieux qui patiemment, sur les pas des pèlerins, le long des routes traditionnelles de la vieille France, dans les couvents où autant que la fatigue les retenaient les récits merveilleux des moines et des jongleurs, glana la floraison des légendes épiques.

La rue Soufflot est large et courte. A un bout c'est la belle ordonnance classique du jardin du Luxembourg, à

L'autre, la sobre colonnade du Panthéon près de laquelle s'allument le soir les hautes verrières de la bibliothèque Sainte-Geneviève.

C'est au vrai centre du Paris intellectuel, au centre de ses occupations, au centre de ses affections, que Joseph Bédier a choisi sa demeure.

Trois pas vers le Sud le mènent à l'École Normale, sévère édifice napoléonien, sévère de façade seulement. Deux pas vers le Nord le mènent au Collège de France, aimable édifice Renaissance au dehors, sans nul confort au dedans et sans autre luxe que la science de ses professeurs. A mi-chemin, un escalier à monter : il est à la bibliothèque de la Sorbonne ; deux escaliers : il est dans un des sanctuaires étroits où se célèbrent loin du profane les mystères de l'École pratique des Hautes Etudes.

Que si le souvenir de l'affectueux accueil de Brunetière l'attire vers la Revue des Deux-Mondes, ou la recherche d'un document vers la Mazarine ou la Nationale, le penchant de la colline Sainte Geneviève l'entraîne sans effort vers les bords de la Seine. Il l'a même entraîné, sans qu'il fit un pas pour cela, vers la vieille maison du coin du quai, surmontée de sa vieille coupole, où il est entré tout naturellement, tout simplement, comme il entra un jour à la mairie du Panthéon, au coin de sa rue, pendant la guerre, parce qu'on avait besoin d'un homme intelligent d'un esprit probe et sûr, d'un bon Français, et que ce quelqu'un-là c'était évidemment Joseph Bédier.

### II

Montez l'escalier de sa demeure. Ce n'est pas l'escalier pittoresque de Faguet, où la queue des visiteurs du dimanche matin bavardait tout le long des marches, en attendant que le bon maître, en fez et en frac monacal vint reconduire son hôte.

Ici rien de bohème ; le luxe cosu d'une maison bourgeoisement habitée, selon la formule des baux ; rien d'imprévu à la porte ; pas un rappel médiéval dans ce salon

élégant et clair ; rien, qui sente la poussière des âges ni l'odeur caractéristique de l'encre d'imprimerie. Et cet homme grand et mince qui apparaît sur le seuil du salon, la main tendue, est-ce le savant que vous cherchiez ?

Air dur et froid, mâchoires et lèvres serrées, menton carré, nez aquilin, visage aux méplats accusés du Breton, cheveux en brosse, longues moustaches blondes, petite tête volontaire au menton érigé, haute taille très droite, geste rare et bref, rosette rouge à la boutonnière : c'est un officier de cavalerie en civil.

Mais non : scrutez davantage ce vaste front, ces yeux d'un bleu intense et presque magnétique embusqués sous la saillie des arcades sourcilières, ces lèvres que détend un bon sourire : c'est un intellectuel sans lunettes.

La raideur première s'efface. Un accueil amical vous fait pénétrer dans le cabinet tout tapissé de livres où le soleil joue sur l'or des reliures. Dans les yeux magnétiques qui ont sondé les vôtres, se joue aussi une lueur douce. Derrière la vaste table nette comme un esprit sans préjugés, la haute taille, assise, s'est ramenée à des dimensions normales, et la main qu'on imaginait tirant d'un geste sec le sabre au clair, roule une paisible cigarette, l'éternelle cigarette de Joseph Bédier, faite d'un tabac puisé au large pot qu'il a dès l'abord posé entre vous et lui, comme le calumet des sachems.

Il parle, d'un parler sobre et plein de sens, plus soucieux de précision que d'élégance, avec des silences où ses yeux perçants provoquent vos discours, tandis qu'il semble suivre une idée qui chemine de déduction en déduction dans le grand jardin géométrique de sa logique implacable.

Joseph Bédier n'est pas éloquent de tempérament. Il l'est par volonté. Ses paroles précises et justes lui viennent par saccades. Il hésite, a-t-on dit ? Ah ! que n'avons-nous en France une légion d'orateurs aussi hésitants, qui, au lieu d'un flux de paroles superficielles et banales qu'admire trop souvent une foule éprise de virtuosité, s'attachent au contraire à mouler des phrases nettes sur des vérités exactes.

Son élocution est pour moi l'image même de son esprit. Hésitante, on y sent la vérité en formation. Précise et claire, elle se dévoile. Autoritaire et artistique à la fois, elle s'impose d'une façon impérieuse et charmante.

La recherche de la vérité, la démonstration de la vérité, la propagation de la vérité, voilà toute la vie et voilà tout l'œuvre de Joseph Bédier.

### III

Celui dont le patient labeur devait conquérir un jour, après le respect du monde lettré, la gloire parisienne, plus capricieuse et pourtant, ou partant, plus recherchée, est né à Paris même, en 1862, au cours d'un séjour de sa famille.

Mais celle-ci, d'origine bretonne, s'était fixée depuis plusieurs générations à l'île Bourbon.

Son père, Aristide Bédier, mourut peu de temps après ; Mme Bédier revint au pays avec ses enfants, se consacra à leur éducation et leur procura quelques années plus tard un protecteur aussi éclairé que dévoué, en épousant celui à qui Joseph Bédier devait donner, à la première page de TRISTAN ET ISEUT, un témoignage de filiale affection.

L'enfant grandissait dans l'atmosphère lumineuse et parfumée de son île, moins préoccupé pourtant de la nature que des livres où il se plongeait. Ses jambes faibles l'empêchaient de gravir les rochers comme Lacaussade à Salazie, comme Leconte de Lisle au Bernica. Ce fut un sédentaire, un de ces studieux écoliers repliés sur eux-mêmes qui oublient parfois de vivre parce que les mille vies de leurs lectures absorbent délicieusement leur vie personnelle.

Il fit une première année d'études au Lycée de Saint-Denis, petit potache de dix ans et déjà grave. Puis il passa trois ans au Collège de Saint-Pierre que dirigeait un éducateur qui m'est trop proche pour que j'en puisse faire l'éloge. Qu'il me soit permis cependant de dire l'admiration reconnaissante que lui a gardée Joseph Bédier ; reconnaissance qu'il conserva aussi à un autre et excellent maître du même collège, le digne et dévoué Vice-Président de l'Académie de la Réunion, M. Mézière Guignard.

Ce séjour au Collège de Saint-Pierre ne lui a laissé que

de bons souvenirs, sauf un qu'il m'a confié en souriant. Le professeur de Cinquième donna un jour un thème latin qui débutait ainsi : « Ixion fut foudroyé par les dieux, etc. » Quelque diable le poussant, — celui de la paresse ? j'en doute ; plutôt celui de la malice, — le futur auteur de la thèse latine DE NICOLAO MUSETO s'avisa d'écrire : « *Ixion foudroyatus est...* » Vous voyez d'ici le scandale. « A genoux » cria le professeur au barbare ; et le barbare, sur son refus, fut plongé dans les ténèbres du cachot par une administration aussi soucieuse de discipline que de révérence classique.

En 1876 il entre en Quatrième au Lycée de Saint-Denis qui n'était pas encore le Lycée Leconte de Lisle ; il y poursuivra ses études jusqu'à la philosophie inclusivement. Dès l'abord, il s'impose et il s'empare du prix d'excellence qu'il ne lâchera plus, sauf en Troisième. Neuf prix en Quatrième sans compter les accessits. Quatre seulement en Troisième, dont celui de composition française qui lui revient chaque année, d'autorité ; comme celui de version latine, comme celui de version grecque, comme celui d'histoire, sauf en philosophie, comme celui d'anglais, sauf en Troisième. Sept prix en Rhétorique, dont le prix d'honneur de discours latin ; six prix en Philosophie dont le prix d'honneur de dissertation française.

L'élève Bédier Joseph laisse peu à glaner à ses disciples ; il est faible, il est vrai, en mathématiques : rien que des accessits ! Est-ce à dire qu'il n'ait pas l'esprit scientifique ? Non car il s'avère excellent en sciences physiques et en sciences naturelles. Mettons qu'il n'a pas la bosse du calcul.

Il est faible en dessin, sinon nul ; et son professeur de calligraphie, M. Ferrando, s'étonne encore du miracle de la transformation, que dis je, de la réformation de son écriture ; manifestation, soit dit en passant, de cette force de volonté que nous verrons plus tard à l'œuvre.

Et cette lente progression en instruction religieuse, qui, du néant en Quatrième, le fait passer au 3<sup>me</sup> accessit en Troisième, au second prix en Rhétorique, au premier prix enfin en Philosophie, est-ce l'illumination d'en haut qui la guide, est-ce la préoccupation de l'esprit qui cherche la

foi, de la foi qui cherche l'esprit, *fides quærens intellectum*, ou tout bonnement le désir d'exceller en toutes choses ? Lui seul pourrait nous le dire.

Mais l'allure hésitante de sa parole nous donnera la raison de son peu de succès en récitation classique, et sa santé chancelante nous expliquera sa nullité à la gymnastique et aux exercices militaires, sans qu'il y faille chercher un mépris mal placé de fort-en-thème pour les prouesses physiques.

Car le plus beau de cette brillante carrière de lycéen, c'est qu'elle fut un triomphe continu de l'esprit sur la matière, la lutte d'une volonté contre un corps qui la servait mal.

L'homme grand et robuste qui vous accueillait tout à l'heure sur le seuil de son cabinet, et dont la fière stature était d'un traîneur de sabre bien plus que d'un déchiffreur de manuscrits, ce fut jadis un écolier veuté dont les jambes refusaient souvent tout service, qui vint plus d'une fois en classe avec des béquilles et qu'on dut porter jusqu'à la salle d'examen le jour qu'il passa son baccalauréat.

Jamais ne fut plus vraie la fameuse définition de l'homme : « Une intelligence servie par des organes ». Ici la force de la volonté a recréé l'organisme !

De cette période de sa vie qu'est-il resté à Joseph Bédier ?

D'abord sans doute le souvenir de ces triomphes scolaires, les premiers et les plus purs, où l'esprit s'attarde encore avec quelque complaisance, quand il a mesuré la vanité de tous les triomphes.

Le souvenir, ensuite, de ces camaraderies de collège, de ces concurrences loyales et sans fiel. Tous ses disciples d'alors applaudissaient à ses justes succès ; ils continuaient d'y applaudir. Ils revoient avec la netteté des évocations d'enfance, ce grand garçon blond, travailleur, de caractère un peu difficile parfois, mais d'un cœur très sûr ; très enthousiaste dans ses affections, très républicain, très démocrate en ces premières années du régime où la jeune République ne reposait encore que sur l'appui d'une jeunesse ardente à narguer les vieux préjugés.

Il a gardé aussi le souvenir de cette maison, où son frère Edouard, brillant élève du grand Pasteur, allait être

bientôt après professeur, puis proviseur, puis mourir à trente ans ; de cette maison qui constitue avec ses maîtres, ses élèves, ses traditions, une entité vivante. Il l'a bien prouvé le jour où il lui a envoyé avec son effigie souriante cette dédicace charmante et imprévue où un vers d'Horace à Bullatius est si joliment traduit en créole, — et c'est la seule fois peut-être que ce puriste ait parlé créole : Caelum, non animum mutant, qui trans mare currunt.

Quant i sa va l'aut' coté la mer, l'ciel i çanze, le cœur i çanz' pas.

Mais de l'enseignement de ce Lycée qu'a-t-il gardé ?

Toute la solide infrastructure de son talent, le goût de l'érudition, le classicisme délicat qui transparait dans le pur joyau qu'est TRISTAN ET ISHUT, celtique d'origine cependant ; la fidélité dans la transcription, l'équilibre dans la composition, l'art dans le style, et surtout la méthode sûre qui a présidé à l'élaboration de toutes ses œuvres comme à l'arrangement de sa vie.

Faut-il aller plus loin et chercher dans l'orientation de ses études la direction d'un de ses premiers maîtres ?

Je ne le crois pas. Bédier a toujours été un indépendant, et s'il n'a pas dit comme Lacaussade :

Je suis né, je mourrai parmi les révoltés,  
il fut toujours le meilleur mais le plus indiscipliné des disciples.

Je doute que sa philosophie doive beaucoup à ce bon vivant que fut le professeur Lamadon, que j'ai connu plus tard remplissant avec fantaisie les fonctions de gouverneur de la Guyane.

Je doute que l'excellent professeur de Rhétorique Mathieu ait été pour quelque chose dans le médiévisme de son plus brillant élève. L'année même où le futur historien de la littérature du Moyen-Âge remportait le prix d'honneur de discours latin, le professeur Mathieu s'écriait dans sa harangue à la distribution des prix : « Il faut reconnaître dans les Grecs et les Romains nos véritables ancêtres. Si le sang des Gaulois et des Francs coule dans nos veines, par la langue, par l'esprit, par les institutions, nous descendons des Grecs et des Romains ».

Et plus loin il fulminait ainsi contre les futures idoles de son élève : « Quand se dissipèrent enfin les ténèbres du

Moyen-Âge, l'Europe entière salua la Renaissance d'un cri d'admiration ».

Joseph Bédier était en ce temps là, il faut le reconnaître, uniquement préoccupé de littérature classique ; et bien qu'il n'ait eu le prix de vers latins qu'une fois en Quatrième, il n'en composa par moins pour un banquet de Saint-Charlemagne un dialogue où Gastrophilus, ami de la bonne chère, disputait en hexamètres alternés avec Cœnophilus, ami du vin. Il n'y commit pas l'anachronisme de parler du rhum. C'est par ces divertissements dont nos lycéens seraient bien incapables — hélas ! puissent-ils écrire le français comme leurs anciens écrivaient le latin ! — que le futur critique de Colin Muset se préparait de loin à sa thèse latine.

Quant à ses autres maîtres, si nous ignorons dans quelle mesure l'enseignement d'un Delalande a pu contribuer à la rigueur scientifique du raisonnement de Joseph Bédier, nous avons tout lieu de croire que les solides leçons du professeur canadien Winter ont donné au tuteur conférencier le goût de ces horizons anglo-saxons où il devait porter avec tant d'éloquence et de fruit la bonne parole française.

Le reste, il le doit à lui même ou à ses lectures ou à ses maîtres de France.

## IV

Le 3 août 1880, comme en témoignent les registres du lycée, Joseph Bédier subit avec succès l'examen de la première partie du brevet de capacité ès lettres ; le 9 Août 1881, la deuxième partie du Baccalauréat ès lettres ; six condisciples partagèrent son sort la première fois, deux la seconde.

C'est qu'il était sévère, ce jury de suffrage restreint qui adjoignait aux professeurs du Lycée quelques capacités littéraires ou scientifiques, licenciés ou docteurs égarés dans la magistrature et dans l'administration coloniale. Les candidats étaient triturés en conscience et, comme ils étaient connus de la plupart de leurs juges, ils échappaient difficilement au poids de leurs antécédents scolaires.

Le jeune bachelier s'embarque pour la France d'où il ne devait revenir qu'une fois pour un bref séjour ; ces arrachements sont le sort commun des jeunes gens créoles : partagés entre la grande et la petite patrie, qu'ils optent pour l'une ou l'autre, leur vie tient toujours de l'exil.

Il entre à Louis-le-Grand où une année de rhétorique su-

périeure lui suffit pour affronter brillamment le concours d'entrée à l'école Normale. Pourtant sa santé le retenait souvent à l'infirmerie.

Ces trois ans d'École normale durent être une des pures jouissances de sa carrière. L'École n'était pas alors comme aujourd'hui une pension annexée à une bibliothèque. Une élite de professeurs y enseignait à une élite d'élèves, sous la direction lointaine de l'érudit Perrot, DOCTISSIMUS VIR ET BENEVOLENTISSIMUS, selon la dédicace emphatique mais vague du DE NICOLAO MUSETO.

Deux maîtres y exercèrent sur Joseph Bédier une influence déterminante : Gaston Paris et Brunetière.

Brunetière semble avoir formé le Bédier des études critiques, mais c'est au cours de Gaston Paris que le vrai Bédier reçut le coup de foudre. Gaston Paris a été le maître, l'initiateur, le conseiller, l'appui de celui en qui il a revêcu.

Je ne résiste pas au désir de citer ici la page que son disciple reconnaissant lui a consacrée dans l'introduction des FABLIAUX ; je laisse à décider si elle honore davantage celui qui l'a écrite ou celui qui l'a inspirée.

« Celui qui écrit ces lignes doit à M. Gaston Paris plus qu'il ne saurait dire.

Il y a sept ans, parmi les travailleurs français et surtout étrangers qui entouraient sa chaire, M. Gaston Paris distinguait le plus jeune, le plus anonyme de ses auditeurs, encore sur les bancs de l'École Normale. Il l'admettait, sans lui faire subir le stage ordinaire des Néophytes, à ces conférences du dimanche dont nul de ses anciens élèves ne perd jamais le souvenir ; il ouvrait sa ROMANIA au premier travail de ce débutant. Quelques mois plus tard par une inexplicable faveur, chaque semaine, à jour fixé, il l'appelait chez lui ; et pendant une année, le professeur de l'École des Hautes études et du Collège de France donna à l'étudiant d'inoubliables leçons privées, en sorte que celui-ci n'apprit pas les éléments des méthodes de la philologie romane dans les manuels, mais à leur source la plus pure dans le commerce du noble esprit qui les avait fondées et précisées. L'année suivante, le même élève fut envoyé, grâce à lui, en Allemagne ; et des lettres d'introduction de M. G. Paris auprès des savants d'outre-Rhin l'y avaient précédé... Depuis, à Paris, plus tard dans l'Université suisse où son élève eut l'honneur d'enseigner, de près comme de loin, par ses lettres comme par ses entretiens, soit que M. G. Paris lui ouvrît sa bibliothèque de folk-lore, soit qu'il accordât à l'une de ses publications un encourageant compte-

rendu, soit qu'il ait fait admettre le présent livre dans la bibliothèque de l'École des Hautes Etudes, partout, sous des formes ingénieuses et multiples, toujours, présente, s'est étendue sur son travail et sur sa vie privée la chère bienveillance de son maître ».

Ne prenons pas tout-à-fait à la lettre ces affirmations de Joseph Bédier. Pour une fois son culte de la vérité a souffert quelque dérogation : c'est que la gratitude voilait d'un bandeau ses yeux scrutateurs. Le principal service que Gaston Paris, qui se connaissait en hommes, lui a rendu, c'est de le révéler à lui-même. Dès l'École Normale, sa personnalité s'affirme, et le maître eut plus d'une pique avec son disciple de prédilection. Rien n'évolue vite comme une science toute neuve : la philologie romane se renouvelait avec une rapidité qui déconcertait ses créateurs. Bédier lui apporta la vigueur de sa logique et la fougue de ses vingt-cinq ans.

Plus d'une fois il bouscula des théories chères à Gaston Paris : ses idées sur l'origine des Fabliaux, sa grande hypothèse sur la formation des chansons de geste sont à l'opposite de celle de son maître. *amicus plato, sed magis amica veritas*. Et je ne parle pas des boutades qu'il asséna au docte Hermann Suchier, de l'Université de Halle, avant de s'en prendre au non moins docte Meyer-Lubké.

Car à peine hors de page, il fut un jouteur à outrance : et les étapes de sa carrière sont marquées par des œuvres, certes, mais ces œuvres sont des combats.

## V

Agrégé au sortir de l'École Normale, pèlerin d'une année à la chapelle philologique de Halle, le voici champion des couleurs françaises à l'Université de Fribourg en Suisse.

Dans l'intervalle se place une veillée des armes méditative à l'École normale dans les pacifiques fonctions de *caïman*, c'est à dire d'un surveillant qui n'a rien de la férocité d'un crocodile. Mais les élèves dont le *caïman* est censé avoir troublé le sommeil du matin, affichent dans les couloirs une effrayante description de l'animal par Chateaubriand : « Sa tête a environ trois pieds de long ; les naseaux sont larges ; la mâchoire supérieure de l'animal est la seule qui soit mobile ; elle s'ouvre à angle droit sur la mâchoire inférieure ; au-dessous de la première sont placés deux gros dents comme les défenses d'un sanglier ; ce qui donne au monstre un air terrible ».

Cette Ecole normale est sa seconde patrie ; c'est là qu'après avoir passé ses thèses de doctorat et après un bref séjour à la faculté des lettres de Caen, il revient comme maître de conférences. Distrayant pour un temps de ses études médiévales, il prépare à la licence et à l'agrégation une jeunesse frondeuse que sa conscience et sa force désarment. Ce que furent ses cours, nous le savons par le volume d'ETUDES CRITIQUES qu'il publia en 1903.

C'est la méthode de critique la plus scrupuleuse et la plus intelligente appliquée aux auteurs qu'il devait commenter au hasard des programmes. Tantôt il s'agit d'établir le texte des TRAGIQUES d'Agrippa d'Aubigné, tantôt celui de l'ENTRETIEN DE PASCAL AVEC DE M. DE SACI. Un fragment inconnu d'André Chénier lui tombe entre les mains : il le passe au crible impitoyable de sa science et de sa logique. Deux questions plus importantes ou d'une plus neuve actualité sollicitent son attention : et le voici qui recherche d'abord si Diderot est le père légitime ou le père putatif du PARADOXE SUR LE COMÉDIEN ; ensuite il fait comparaître Chateaubriand à la barre et le convainc par les contradictions internes de ses MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE, par la géographie, par la mesure précise des itinéraires, d'avoir fardé la vérité sur son prestigieux voyage en Amérique.

Mais les études de philologie romane n'avaient pas cessé de le passionner et toute une série de travaux, de contributions, d'articles de revues dans ROMANIA, dans la Revue des Deux-Mondes, ailleurs encore, l'importance de sa thèse sur les FABLIAUX, l'éclatant succès de TRISTAN ET ISEUT le désignaient dès avant la mort de Gaston Paris pour cette chaire de collègue de France où il lui succéda en 1903.

Avec quelle autorité il s'acquitta de ses nouvelles fonctions, une pléiade de disciples français et étrangers suffiraient à nous le dire, si nous n'avions par surcroît la substance même de ses cours dans l'imposant édifice des LÉGENDES ÉPIQUES.

## VI

Ces trois ouvrages, les FABLIAUX, TRISTAN ET ISEUT, les LÉGENDES ÉPIQUES font voir sous trois aspects divers le talent de Joseph Bédier.

Tour à tour destructeur et constructeur, il combat les forgerons d'hypothèses qui ont conçu la théorie indianiste des fables et établi comme un dogme que ces contes rimés du Moyen-Age nous venaient du lointain orient, « réservoir, source, matrice, foyer, patrie des contes ».

Il fait beau voir comme en cette thèse de fougueuse jeunesse le bon sens et l'ironie française s'opposent au pédantisme d'outre-Rhin. Vous connaissez tous ce conte de Perrault où un brave homme obtient de former trois vœux. Sa femme s'écrie : « Q'une aune de boudin ferait bien mon affaire ! » Et le boudin apparaît : « Plût au ciel, s'écrie le mari furieux, qu'il te pendît au bout du nez » Ce nouveau souhait ridicule se réalise, et le mari n'a plus qu'une ressource : demander que le nez de sa femme redevienne comme devant.

Un thème analogue se trouve dans le fabliau des QUATRE SOUHAITS SAINT-MARTIN.

Là-dessus Bédier recueille consciencieusement vingt-deux variantes de ce conte, les ramène à cinq formes irréductibles et dresse un patient tableau synoptique des familles et sous-familles du dit conte, d'après le nombre et le genre des souhaits formulés. Beau tableau hors-texte, en forme d'arbre généalogique, avec des divisions, des subdivisions, des majuscules, des minuscules, des chiffres romains, des chiffres arabes. L'auteur n'a pas dû le relire sans une certaine complaisance.

Mais, demande-t-il ensuite, à quoi cela sert-il ? Ce tableau peut-il nous renseigner sur la forme et la patrie primitive du conte ? sur les lois de son développement ?

Il essaye. Il formule des hypothèses, qu'il bat lui-même en brèche. « Disons-nous que le conte magyar procède du conte allemand, qui procède du conte français, qui procède du conte espagnol ? ou bien plutôt que le conte espagnol procède du conte français qui procède du conte allemand, qui procède du conte magyar ? L'une et l'autre hypothèse se valent, comme également vraisemblables, et également indémonstrables ».

Et il conclut, dans un beau mouvement de probité scientifique : « Laquelle de toutes ces versions est la primitive ? Pour en juger il nous manque l'instrument judiciaire. En résumé, que pouvons-nous savoir de l'origine de ce conte, de sa forme et de sa patrie première ? Rien. De sa propagation ? Nous arrivons à constater simplement que nos 23 versions se groupent deux à deux, trois à trois, etc. en des pays qui s'étonnent de se voir associés. Mais la raison de ces groupements étrangers nous échappe ».

Joseph Bédier va plus loin. Emporté par l'élan de belle humeur qui anime toute cette page et aussi par cette manie de se railler soi-même qui est le charme et le défaut de l'esprit français, de Rutebeuf à Marot, de Voltaire à Renan, il ajoute :

« En résumé, me demandera le lecteur, n'aurait-il pas mieux valu, au lieu de vos subtiles classifications, prendre les fiches où les folk-loristes réunissent les variantes des SOUHAITS RIDICULES, les battre comme un jeu de cartes, et les énumérer au hasard ? — D'accord ? — N'aurait-il pas mieux valu encore ne les recueillir point ? — Il se peut ».

Non, il n'est point de travail inutile ; il n'est point d'hypothèse qui n'ait contribué au développement de la science. La plus absurde peut servir de pierre d'attente à l'œuvre qui doit venir ; la plus fausse aura eu ce mérite d'avoir excité la critique, donc la discussion, donc la vie, donc le progrès.

Mais ce dénigrement de l'hypothèse n'est qu'un trait d'esprit dans l'œuvre de celui qui conçut la gigantesque hypothèse de la localisation des légendes épiques ; cette raillerie de l'effort qui se trouve inutile n'est qu'une amusette que dément la vie même du grand travailleur qu'il fut.

La seconde partie de l'ouvrage plaît par d'autres qualités ; la vie du Moyen-Age y revit dans tout son bariolage autour de ces conteurs, trouvères ou jongleurs, moines défroqués, bohème du XIII<sup>e</sup> siècle cahotée de la plus sombre misère aux plus truculentes ripailles.

## VII

Une plus saisissante reconstitution hantait déjà l'esprit de Bédier, qui unit singulièrement l'imagination d'un artiste à la logique d'un savant.

A côté des poèmes épiques qui célèbrent la geste de Charlemagne, de Guillaume d'Orange ou de Doon de Mayence, les trouvères nous ont laissé aussi des romans en vers sans prétention historique, mais assez courts d'abord, développés ensuite en longs poèmes. Ce sont surtout les romans de la Table ronde.

« Où les héros d'Arthur cherchaient le Saint-Graal »

Mais il en est un, le plus beau et le plus touchant, celui

du fatal amour de Tristan et d'Iseut, que le temps a fort malmené.

Il reste deux fragments des romans de TRISTAN, l'un du trouvère Bérout, la plus ancienne et la plus curieuse forme de la légende ; l'autre du trouvère Thomas, de même étendue (3.000 vers environ), mais complété par des traductions étrangères. Le plus facile était de traduire Thomas ; le plus attachant, pour un esprit de la force de Bédier, était de reconstituer, de recréer un nouveau poème en s'aidant du vieux Bérout.

C'est le parti qu'il a choisi. « Il a commencé par traduire aussi fidèlement qu'il l'a pu le fragment de Bérout, qui occupe à peu près le centre du récit. S'étant ainsi bien pénétré de l'esprit du vieux conteur, s'étant assimilé sa façon naïve de sentir, sa façon simple de penser, jusqu'à l'embarras parfois enfantin de son exposition et la grâce un peu gauche de son style, il a refait à ce tronc une tête et des membres, non pas par une juxtaposition mécanique, mais par une sorte de régénération organique ». Puisant en outre dans Thomas, dans ses traducteurs étrangers, dans les poèmes épisodiques, dans un fastidieux roman postérieur, il a donné à ces matériaux divers une commune forme, qui est celle d'un poème du XII<sup>e</sup> siècle, avec toute sa grâce archaïque, écrit en une prose rythmée et savoureuse par le plus ingénieux et le plus pieux, quoique le dernier, des trouvères.

C'est un beau conte d'amour et de mort.

Au temps où la chevalerie touchait encore au fantastique des Celtes et aux monstres de l'antiquité, la vertu d'une boisson magique embrase d'un même amour le loyal chevalier Tristan et la fille du roi d'Irlande, la belle Iseut aux cheveux d'or, qu'il était allé conquérir à force de prouesse pour la marier à son oncle et seigneur, le roi Marc de Cornouailles. Consumés de ce fatal amour, Tristan et la reine passent des jours d'angoisse coupés d'instant d'extase jusqu'au moment où le roi, prévenu mais incertain, chasse à regret son neveu. Bientôt il le rappelle ; puis l'art d'un nain bossu et magicien lui livre le beau couple en faute. Tous deux vont être brûlés. Tristan s'échappe et délivre la reine. Ils fuient loin de Tintagel dans la merveilleuse forêt du Morois où ils vivent deux ans,

d'amour et de chasse. Le roi Marc les y surprend un jour, endormis, mais l'épée nue de Tristan posée entre eux. Il pardonne. Tristan s'exile, court le monde, guerroye, épouse enfin au pays de Bretagne une autre Iseut, Iseut aux blanches mains. Mais il ne peut l'aimer ; il tombe malade. Sur le point de mourir, il envoie secrètement quérir Iseut la blonde à Tintagel.

Elle fuit, elle arrive, mais trop tard. Trompé par l'autre Iseut, la jalouse, sur la couleur symbolique de la voile du vaisseau qui l'amène, Tristan est mort. Iseut écarte la fausse Iseut, s'allonge auprès de lui et meurt « pour la douleur de son ami ». L'amour plus fort que la mort, l'amour coupable et d'une beauté pourtant si chaste, l'amour fatal, ils l'avaient bu par erreur sur la nef qui les menait à Tintagel.

Le tableau de cet amour naissant est peut-être ce qu'il y a de plus magnifique dans le roman.

Tel fut le succès de ce douloureux et beau poème qu'il atteignit en onze ans vingt-neuf éditions françaises, et qu'il a été traduit en allemand, en suédois, en hollandais, en anglais, en italien et même en grec moderne.

## VIII

Après les fabliaux et les romans de la Table ronde, les chansons de geste retinrent l'attention de Bédier. Le sujet semblait presque épuisé. Il le renouvela.

C'était alors un article de foi que les romans de chevalerie du XII<sup>e</sup> et du XIII<sup>e</sup> siècle dérivait de *cantilènes* à peu près contemporaines des événements qu'elles relevaient ; que ces cantilènes, de création quasi spontanée, avaient de proche en proche, par des chants de raccord et de développement, comme l'Illiade et l'Odyssée, abouti à la *geste* de l'empereur, à la *geste* de Guillaume d'Orange, à celle de Doon de Mayence. Comme les Gallo-Romains n'avaient pas la tête épique, comme les Germains au contraire avaient coutume de célébrer leurs héros, c'étaient les Francs, au dire de Gaston Paris, qui dès le baptême de

Clovis et jusqu'à Dagobert et Charlemagne avaient composé ces cantilènes. Inutile d'ajouter que les érudits allemands avaient de toutes leurs forces propagé ces théories.

Joseph Bédier s'y attaque et commence par en démolir l'hypothèse. Qu'est-ce que ces cantilènes dont nous n'avons aucun texte authentique et original ? Comment nos poèmes épiques, s'ils sortaient de ces récits contemporains, pourraient-ils ignorer à ce point la vérité des événements et le véritable caractère des acteurs ? L'histoire ne se déforme pas si vite. Il faut ou que les chansons de geste aient été composées sur des souvenirs altérés par le temps ou qu'on ait sciemment enjolivé et même faussé l'histoire.

Ayant ruiné l'hypothèse des cantilènes, le destructeur se fait constructeur.

Il s'efforce de localiser les légendes épiques. Il est frappé de voir que chacune se rattache à un lieu de pèlerinage ou de foire, ou que ses épisodes s'alignent sur une voie de pèlerinage, par exemple la légende de Roland sur le chemin qui mène d'Aix-la-Chapelle à Saragosse et Pampelune, à travers le col de Roncevaux ; celle de Guillaume d'Orange (d'Orange en Provence) sur les étapes de la *Via Tolosana* qui va de Nîmes à Saint-Jacques de Compostelle.

L'étude précise de toutes les *gestes* confirme son hypothèse. La vérité se reconstitue. Et voilà nos chansons de geste redevenues bien françaises, chantant au son de la vielle des jongleurs autour des abbayes à reliques et sur les champs de foire pour « attirer et retenir, édifier et récréer un même public de marchands et de pèlerins ».

## IX

Telle est la matière vivante de ces cours du Collège de France. Mais là ne se limitait pas l'activité de Joseph Bédier. Les professeurs du Collège de France ont des loisirs, car ils n'enseignent guère qu'une trentaine d'heures par

an. Quand Bédier n'enseignait pas, il étudiait ; quand il n'étudiait pas, il écrivait, de sa haute écriture droite et nette ; quand il n'écrivait pas, il voyageait.

Le prestige de Joseph Bédier à l'étranger tient à la qualité de ses ouvrages ; il tient aussi à ce qu'on le connaît personnellement dans les universités étrangères. Il a séjourné et voyagé en Allemagne ; il a professé à l'université de Fribourg en Suisse où il fut le premier à enseigner la littérature française, monopole des Allemands jusque-là, et où d'autres maîtres français lui ont depuis succédé. Il a séjourné deux fois aux Etats-Unis en 1909 et en 1913 ; il y a négocié les accords qui établissent chaque année des échanges de professeurs entre l'Amérique et la France. Il a voyagé, il a enseigné en Suède, en Roumanie ; il a été chargé d'une mission en Espagne. Partout il a laissé une trace, partout il a concilié les esprits et les cœurs à sa patrie.

Il a fait davantage. La guerre survint, avec tout son cortège, hélas ! d'horreurs inévitables, auxquelles un sentiment universel de pitié a voulu soustraire au moins les non-combattants, les blessés, les ambulances. Des représentants officiels des puissances, en 1907, à la Haye, ont signé des conventions que nulle armée ne peut violer désormais sans encourir le mépris et la haine de l'humanité. Des soldats, des officiers, des généraux, des princes allemands les violèrent dès le premier jour, froidement, systématiquement, car leurs philosophes et leurs états-majors avaient fait de la cruauté et de l'épouvante un système. Le monde s'émut ; l'Allemagne nia et ses agences de propagande réussirent à troubler l'opinion mondiale. Quatre-vingt-treize intellectuels allemands attestèrent, dans un manifeste fameux, la pureté de l'Allemagne. Alors un homme se leva en France, et ce fut un savant dont la probité scrupuleuse est connue de tous les savants du monde. Il avait à la main les carnets de route saisis sur quarante soldats allemands, de toutes armes, de toutes leurs armées ; et les crimes allemands, il les prouva par des témoignages allemands. Villages incendiés, otages massacrés pour des fautes imaginaires, blessés achevés, civils employés comme boucliers, vols, viols, assassinats, les carnets attestaient tous ces attentats et citaient les chefs mêmes

qui les avaient ordonnés. Le monde s'émut derechef, l'Allemagne essaia de contester ; une réplique foudroyante la fit taire, et l'histoire seule pourra dire si cette brochure de quarante pages n'a pas autant fait pour notre cause que le torpillage du Lusitania.

Servir ! cette occupation de tous ceux que leur santé ou leur âge désarme, hante l'âme généreuse de Joseph Bédier. Ce n'est pas assez qu'il donne à la patrie ce qu'il a de plus cher, ses deux fils, que le sort a bien voulu épargner. Il travaille, obscurément, qu'importe ? Il entre comme maire-adjoint à la mairie du Panthéon, il écrit pour la Comédie Française une vivante légende épique, CHEVALERIE ; il est scribe volontaire au ministère des munitions, jusqu'au moment où l'on s'avise enfin d'utiliser cette force en l'envoyant documenter au front ces admirables articles qu'il a réunis en un volume, L'EFFORT FRANÇAIS.

Avec la minutie d'un statisticien, avec la passion d'un croyant, il y montre lumineusement l'œuvre et l'évolution de notre infanterie, de notre artillerie, de nos aéroscopiers, et, calculant la courbe de la pression allemande, il fait voir à nos alliés que la victoire est à nous, si leur effort sait égaler l'effort français. Quelques belles pages épiques illuminent çà et là le livre, comme cette description d'une préparation d'artillerie à la Malmaison, orchestrée à la manière d'une magistrale symphonie.

## X

Ainsi donc, au moment où le choix de l'Académie française l'invite à mesurer du regard le chemin déjà parcouru, ce grand travailleur, ce grand érudit, ce grand créateur, ce grand patriote, cette force en marche qu'est Joseph Bédier, peut se rendre cette justice qu'il a toujours cherché, démontré, propagé la vérité, et qu'il est vraiment par delà les vains honneurs académiques « digne d'avoir sa place dans le grand laboratoire où la probité est un titre d'admission plus indispensable que l'habileté ».